Ami du Clergé du 13 février 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXII. *2e Dimanche de Carême :* La Transfiguration, 97.

Petits prônes sur les commandements. — II. Les commandements de l'Eglise, 98.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — III. La vocation : le Carmel, 99.

Méditations sacerdotales. — II. « *Tradere* », 103.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXII

2e Dimanche de Carême

LA TRANSFIGURATION

Mes frères,

Bien des fois, pour des yeux éclairés, Jésus avait laissé entrevoir sa divinité. Paroles, miracles, enseignements divers, attraits indéfinissables qui lui attachaient des âmes, il y avait là des indications précieuses. Jamais homme n'avait ni parlé, ni agi comme cet homme.

Néanmoins un voile enveloppait cette existence et cette personnalité. N.-S. laissera-t-il aux excuses toujours paresseuses le droit de dire qu'elles n'ont pas compris ? Il ne le voulut pas ; et au moins une fois pendant sa vie il fit entrevoir ce qu'il était, ce qu'on aurait vu qu'il était, s'il n'avait voilé sa divinité.

C'était tout à la fin de sa vie que cette révélation s'accomplit. L'Evangile nous le rappelle aujourd'hui. Puisons dans ces lignes une leçon de foi et une leçon de morale.

I. — *Leçon de foi*

En était-il besoin ? Incontestablement. Les Apôtres eux-mêmes en auraient bénéficié, eux qui malgré leurs protestations ne gardaient au fond de leur conscience que l'espoir tenace de la restauration d'un royaume humain.

Aussi voyez *le temps* choisi par N.-S. pour sa Transfiguration. C'était quelques jours après qu'il eût prédit sa passion. Il était préoccupé de la rude secousse que serait pour ses Apôtres le spectacle de ses humiliations et de sa mort au Calvaire. Les plus fermes auraient pu être ébranlés de cette apparente faiblesse devant la haine qu'il aurait si facilement dû déjouer. Qu'arriverait-il, si prenant à la lettre le mot d'adieu du Golgotha : « Tout est fini », ils avaient laissé toute espérance et regretté l'aventure à laquelle ils auraient été mêlés ? Mettons-nous un instant à leur place. Il ne nous en faut pas tant, d'habitude, pour que nos fidélités s'évanouissent. Jésus veille. Il veut les prémunir contre cette épreuve. Il leur laisse apercevoir ce qu'il est, ce qu'il paraîtrait toujours si sa volonté ne s'y opposait.

Depuis ce temps, d'autres aussi devaient être déconcertés par l'enfance, le prétoire et le Golgotha. C'est pour eux que Jésus, un jour, consentit à connaître la gloire de la Transfiguration. Ils se rappellent alors, comme les Apôtres, cette heure de gloire. Elle les éclairera sur la volonté de Jésus des humiliations et de la mort.

Remarquez *les personnages* qui viennent témoigner de sa divinité : Moïse et Elie.

Les Pharisiens, pour empêcher le peuple de suivre le nouveau prophète, l'accusaient de violer la loi de Moïse, le grand prophète d'Israël. Chaque fois que Jésus, pour expliquer, pour épurer, pour interpréter la loi se permettait une amplification, ils poussaient les hauts cris, protestaient contre ses paroles, eux, les purs, eux, les inspirés. Et voici que Moïse au Thabor fait justice de cette calomnie. Comme un serviteur aux pieds de son Maître, il proclame que non seulement Jésus n'est pas un interprète mensonger, mais le Docteur dont il ne fut lui-même que l'écho anticipé.

Ils disaient aussi que Jésus n'était pas le Messie, mais Elie revenu sur la terre. Or la présence d'Elie à ses côtés ne permettra plus de les confondre. Moïse et Elie, c'était le vrai judaïsme, dans ses représentants les plus autorisés, qui rendait hommage à l'Homme-Dieu.

Et les *Apôtres choisis*, c'était déjà l'Eglise, c'était l'apostolat catholique continuant à travers les siècles l'œuvre imparfaite du judaïsme périmé. Il ne les prend pas tous, afin de ne pas révéler le mystère au-delà de ce qui est nécessaire. Il en prend trois, parce que c'est le nombre légal des témoins. Il choisit les intimes ; ceux sur qui il comptait pour soutenir les autres : Pierre, le chef de demain, puis les deux fils de Zébédée : Jacques et Jean, cœurs aimants qui devaient bientôt répondre avec élan à ce défi d'amour que leur jettera le Maître : « Pouvez-vous boire avec moi le calice qui m'attend ? » Pierre, pour qui Jésus avait prié, afin que sa foi ne défaille point, Jean l'Apôtre vierge, Jacques le premier des douze destiné à cueillir la palme du martyre, c'étaient les meilleurs, les trois inséparables, ceux que nous retrouverons au jardin de l'Agonie. Pour qu'ils puissent fortifier les autres, ils devaient eux-mêmes être fortifiés. Pour eux le voile a été soulevé, à cause de leur mission, non pour les autres. Ainsi le divin Maître commencera l'œuvre bénie de l'apostolat confié aux âmes qui le comprennent mieux et à qui il confiera cette fonction : instruire les autres. Il y a une hiérarchie entre les Apôtres ; il y a une hiérarchie aussi dans les âmes. Mais personne ne peut se plaindre d'une injustice, car le Maître récompensera les efforts faits conformément au plan tracé.

Voici quelque chose de plus solennel encore. *Une voix,* la voix du Père s'élève de la nuée, celle que l'on avait déjà entendue au Jourdain, que l'on entendra encore à Jérusalem quelques jours avant la Passion. Le Père disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoutez-le ». De cet ensemble les Apôtres ont gardé une impression saisissante. Quand plus tard Pierre évoquera le souvenir de la Transfiguration, on sent, à l'accent qu'il y met, qu'il en est encore pénétré. Et il apporte comme un témoignage irrécusable ces mots qu'il entend encore dans sa mémoire : « Moi qui vous parle, je l'ai entendue, la Voix du Père qui glorifiait son Fils. Je l'ai entendue de mes propres oreilles et j'ai vu de mes yeux la majesté de sa gloire, quand nous étions avec lui sur la montagne. » (II Petr., I, 18).

II. — *Leçon de morale*

C'est toujours à cela que tend la foi : accomplir la volonté de Dieu, rendre témoignage de sa toute-puissance par la docilité à lui obéir. A ce prix la paix spirituelle nous est assurée.

Au moment même où Moïse et Elie disparaissaient, dans cette atmosphère inaccoutumée où les trois étaient plongés, Pierre s'écria : « *Qu'il fait bon ici !* Si vous le voulierz, Seigneur, nous y dresserions des tentes et nous y demeurerions. » C'est la voix de l'humanité qui parle par sa bouche. Sortie de Dieu elle retourne instinctivement à Dieu. Elle a besoin de Dieu. Sans s'en douter elle le cherche partout ; mais aussi longtemps qu'elle s'égare dans ses recherches elle n'est jamais satisfaite. Toujours un bien possédé lui en fait désirer un autre car aucun ne remplit pleinement ses désirs. Voyez les mondains. Quels efforts et quelle constante désillusion ! Voyez au contraire la paix surnaturelle des âmes qui, même après d'abondants sacrifices, ont trouvé Dieu, quel calme, quelle joie débordante : « Seigneur, on est bien ici ! » Que de fois nous l'avons éprouvée, et entendu proclamer, cette impression de bien-être que la terre ignore, et dont le ciel nous donnera la consécration définitive !

Seulement pour l'atteindre *il faut nous résigner à l'effort*. Remarquez que c'est sur une montagne que s'opère la Transfiguration. Le mont Thabor, détaché dans la plaine d'Esdrelon, avec sa masse majestueuse dont la forme ressemble à une pyramide tronquée, avec le magnifique horizon qu'il ouvre sur la Méditerranée exige, pour atteindre son sommet et jouir de son paysage, une montée pénible et longue. Il est le symbole de notre ascension spirituelle. La vie ne nous a été donnée et ne nous est conservée que pour nous permettre de monter. Monter dans la lumière, dans la vertu, dans l'oubli de soi, dans la charité à l'égard d'autrui, afin que, meilleurs chaque jour, nous nous acheminions, péniblement s'il le faut, mais en toute réalité vers une clarté céleste où le Fils de Dieu nous apparaîtra alors non plus passagèrement, mais définitivement dans tout son éclat. Voilà le vrai, le seul but de la vie, qui en vaille la peine. Un auteur connu a écrit un livre sur la vieillesse, à qui il a donné ce sous-titre : *La Vie montante*. Où en sommes-nous de notre ascension ? Sommes-nous meilleurs, avons-nous franchi des degrés que nous ignorions hier ? Atteignons-nous les sommets du haut desquels les êtres et les choses s'irradient déjà des clartés de l'au-delà ? Ou bien nous traînons-nous toujours dans la plaine où tout est mesquin et chaque détail profondément déconcertant. Quelle question et quelle œuvre !

Que faire pour la bien remplir ? *Ce que la Voix disait sur la montagne :* « Ecoutez-le ». Mais voilà : nous ne voulons pas l'entendre. Nous avons peur de lui, non pas comme les Apôtres qui à son éclat se prosternèrent la face contre terre, mais parce qu'il nous impose des sacrifices contre qui la nature proteste. Alors nous l'oublions, nous ne réglons sur lui ni nos pensées, ni nos désirs, ni surtout nos décisions. Entrez en vous-mêmes. Quand vous êtes-vous demandé si votre activité était conforme à la Voix divine ? Regardez autour de vous ; écoutez ce qui se dit, voyez ce qui se fait, étudiez les mesures prises socialement ou politiquement parlant. Saisissez-vous en tout cela la moindre préoccupation d'une conformité à la Voix d'en-Haut ? Héroïsme, me direz-vous ? Non, simplement esprit chrétien. Or nous en manquons totalement, tellement que cette constatation pourrait bien paraître aux meilleurs parmi vous comme une révélation.

* *

Pourtant nous avons beau faire. Il est impossible de trouver ailleurs le salut. Lorsque la Transfiguration eut été achevée, Moïse et Elie disparurent. Les Apôtres ne virent plus que Jésus seul. C'est bien ainsi qu'il faut dire et surtout qu'il faut faire : ne voir que Jésus seul. Désormais il est le seul Maître, le seul Docteur, le seul Pontife. Voilà la leçon du Thabor. Puisse notre société s'en convaincre, si elle veut sortir du chaos et travailler vraiment à la grandeur de l'homme. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

II

LES COMMANDEMENTS DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Dieu dans ses commandements nous trace le programme de ce que nous avons à faire pour sauver notre âme. Toutefois, il n'est pas entré dans tous les détails que nécessite sa réalisation. Il a laissé ce soin à l'Eglise. Aussi deux questions : 1° L'Eglise a-t-elle le pouvoir de nous imposer des commandements ? 2° Quel but poursuit l'Eglise en nous les imposant ?

I. — *L'Eglise a-t-elle le pouvoir de nous imposer ses commandements ?*

Une société peut-elle remplir sa mission sans le droit d'établir des lois réglant la vie de ses membres, sans le pouvoir d'en assurer l'accomplissement par l'application de sanctions proportionnées à la faute ? Or l'Eglise, société parfaite, possède ce droit ; il réside dans le pape et les évêques. Elle l'a reçu de Notre-Seigneur. Cette vérité étincelle en plusieurs endroits de la Sainte Ecriture. A ses Apôtres et à leurs successeurs le Sauveur a déclaré : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel » (Math., XVIII, 18). Lier et délier, qu'est-ce autre chose que faire des lois, des préceptes, des ordonnances, des règlements qui lient les consciences ou les délient, selon que le demandent les personnes, les lieux et les circonstances ?

Et ces lois édictées par l'Eglise au cours des siècles sont nombreuses. Elles forment le Code du droit canonique, modifié, publié à nouveau et rendu obligatoire à partir du 19 mai 1918. Ce recueil contient 2.414 lois, préceptes et défenses.

Mais on entend par « Commandements de l'Eglise » six préceptes qui s'adressent à tous les chrétiens indistinctement : Les fêtes tu sanctifieras... etc., etc. Cependant, entre les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise il y a cette différence ; les premiers ne peuvent jamais changer, ni souffrir de dispense : il ne sera jamais permis de mentir, de blasphémer.. tandis que les seconds peuvent être modifiés selon les circonstances. Or, ces préceptes de l'Eglise nous sommes obligés de les observer. Un jeune communiant avait été invité avec ses parents à dîner chez un ami de la famille. C'était un jour d'abstinence ; l'enfant se montra fidèle à la loi de l'Eglise. Quel-

qu'un de la compagnie se permit à ce sujet quelques plaisanteries : d'ailleurs, ajoute-t-il, faut-il attacher tant d'importance aux commandements de l'Eglise ; ce sont les hommes qui les ont faits. Et l'enfant de répliquer : « Il est vrai, Monsieur, que les commandements de l'Eglise ont été faits par des hommes, mais par des hommes revêtus d'un caractère sacré et à qui Jésus-Christ a dit : Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé... Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise. Mépriser l'Eglise, ce serait donc mépriser Jésus-Christ... »

Puisque les pasteurs ont le pouvoir de faire des lois nous avons le devoir d'y obéir. Cette obligation le divin Maître l'a promulguée dans la fameuse parole dite à ceux qu'il envoyait prêcher son Evangile : « Celui qui vous écoute, m'écoute, celui qui vous méprise, me méprise » (Luc, x, 16). En conséquence, ce qui vous est demandé, ce n'est pas seulement une attitude respectueuse en face des représentants de l'Eglise, c'est un empressement filial à accomplir ce qu'ils ordonnent et à éviter ce qu'ils défendent. Soyez donc ici-bas des fils soumis de l'Eglise si vous voulez devenir pour l'éternité des amis de Dieu.

II. — *Quel but poursuit l'Eglise en nous imposant ses commandements ?*

L'Eglise, protestent certains, au lieu de nous aider nous surcharge, nous accable. Déjà le Décalogue est pour nos épaules un lourd fardeau. Elle y joint encore six nouveaux commandements. — Or les préceptes de l'Eglise ne sont ni une surcharge, ni une complication. En les établissant elle n'a d'autre pensée, d'autre but, que de garantir dans la mesure du possible, l'observation des lois divines. C'est pourquoi elle précise les commandements de Dieu ou quelque point de morale évangélique.

En fait, notre esprit a besoin d'être dirigé pour nous rendre plus facile la pratique de la loi de Dieu. Dieu nous prescrit de nous souvenir des jours où il nous a comblés de bienfaits. L'Eglise, plus explicite, détermine ces jours, en fixe la date dans le cours de l'année : « Les fêtes tu sanctifieras... ». Dieu nous prescrit de sanctifier les jours qu'il s'est réservé pour son culte. Par quelles œuvres de religion ? L'Eglise nous l'indique ; elle nous ordonne de prendre part à l'acte religieux le plus auguste et le plus sacré : « Les dimanches messes entendras... ». Dieu nous prescrit de nous présenter aux prêtres, investis par lui du pouvoir de remettre les péchés. Que fait l'Eglise ? Elle le décide : « A tout le moins une fois l'an ». — Jésus-Christ nous prescrit de manger sa chair : « Si vous ne mangez ma chair et ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (Joan., VI, 54). Quand faut-il le faire ? L'Eglise nous le dit : « au moins à Pâques humblement ». — Dieu nous prescrit très souvent de faire pénitence, de mortifier nos passions, d'expier nos péchés. Quelle pénitence accomplir ? L'Eglise nous assigne divers jours de jeûne et d'abstinence.

Donc les commandements de l'Eglise ne nous imposent pas de nouvelles obligations : ils déterminent la manière de remplir les préceptes divins. En nous les donnant, l'Eglise agit comme une mère, qui précise à ses enfants les ordres du Père de famille.

* *

M. f., en vertu de l'autorité législative reçue de Jésus-Christ, l'Eglise peut porter toutes lois qui lui semblent utiles pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Soyons dociles à ses prescriptions. Nous sommes liés par les commandements de l'Eglise comme par ceux de Dieu ; il y a péché à les transgresser. « Résister à l'autorité, c'est résister à l'ordre de Dieu. Ceux qui résistent attirent sur eux la damnation » (Rom., XIII, 2). Gardons-nous aussi d'être du nombre de ses petits pontifes de journaux, de café ou de salon ; parlant des choses qu'ils ne connaissent pas, ils n'ont d'autre souci que de prodiguer à l'Eglise leurs conseils, surtout leurs critiques.

S'affranchir des lois de l'Eglise, c'est la déserter pour passer au rang des païens et des publicains. « Celui qui ne reconnaîtrait pas l'Eglise pour mère, déclarait S. Augustin, ne pourrait espérer d'avoir Dieu pour père ». Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

III

LA VOCATION : LE CARMEL

Toutes les vertus sont difficiles à acquérir, celles de l'enfance spirituelle comme les autres et pour les pratiquer en perfection, il faut s'y exercer souvent et par de rudes combats.

De ces combats, d'ailleurs, Dieu ne ménage pas les occasions. Au contraire, il les multiplie en proportion de la générosité des âmes. Et c'est sa joie en même temps que sa gloire d'assister invisiblement aux luttes intimes de ses soldats et d'enregistrer leurs victoires. Thérèse va donc avoir à lutter, et c'est précisément pour la préparer au combat que, ainsi que nous l'avons dit, en cette nuit de Noël 1886, le Seigneur l'a munie en un instant de sa force divine.

Le champ de bataille qu'il lui réserve est le plus noble de tous, le plus ardu aussi dans un sens, puisque c'est toujours contre soi-même qu'il faut y combattre. Mais la récompense y est à la mesure de l'effort : en s'y conquérant soi-même à la vertu, on y fait la conquête de Dieu.

Il s'agit de la vie religieuse.

Depuis longtemps déjà Thérèse a entendu au fond de son cœur l'appel du Seigneur. Il s'est manifesté pour la première fois sous la forme d'un désir très doux de suivre au Carmel sa « petite mère » lorsque celle-ci y est entrée. C'était au début d'octobre 1882. Thérèse n'avait pas encore dix ans. Velléité d'enfant, pensera-t-on peut-être. Mais non. C'était bien le passage du Seigneur et la première invitation de sa grâce à tout quitter pour le suivre.

Seulement ce qui n'apparaissait alors que comme une impression, va devenir peu à peu une conviction profonde, et d'autant plus profonde, qu'elle aura été plus mûrie.

De plus en plus Dieu attire à lui son enfant bien-aimée. De plus en plus celle-ci, qui, depuis son enfance, porte au cœur *l'ardent désir de devenir une grande sainte*, comprend que c'est par l'amour qu'elle y parviendra et que, puisque seule l'immolation totale de soi mérite le nom d'amour, elle ne doit pas hésiter à choisir le genre de vie où elle s'immolera davantage. Elle sera donc religieuse.

Voici que, par surcroît, un autre ardent désir a grandi dans son cœur. Oh ! il ne date pas d'hier.

Tout enfant, elle l'avait. C'est *l'amour des âmes et le désir de les sauver*. Mais une grâce spéciale qu'elle a reçue peu de temps après sa « conversion » de Noël, a changé ce désir en une soif dévorante qui ne fait que grandir et que rien ne peut apaiser. « Il n'y a, pense-t-elle, qu'une chose à faire ici-bas : aimer Jésus et lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé. » Et à cette unique chose, il faut qu'elle se dévoue uniquement. Son parti est donc pris : elle sera missionnaire. Mais où et comment ? Les Missions lointaines l'attirent. On pourrait croire, un moment, qu'elle va s'y décider. Mais non. Elle y sent trop d'attrait. Ce lui serait trop doux, et elle veut sacrifier jusqu'à cette douceur pour que son immolation soit plus complète.

C'est donc décidé : elle sera carmélite. Mais quand ? — Jeune comme elle l'est, ne peut-elle pas jouir encore quelques années des joies de la famille et de celles qu'elle trouve à courir la campagne pour cueillir des fleurs et à user de sa liberté ?

Ce serait mal la connaître. Le même motif qui lui fait rejeter les consolations d'un apostolat actif, la presse de renoncer au plus tôt à tout ce qui dans sa vie de jeune fille est capable de lui sourire. Aussi, non seulement elle sacrifiera tout, mais elle le fera au plus vite. Tout délai lui semblerait un larcin fait à l'amour. Elle a tellement hâte de tout immoler à Jésus et aux âmes !

Elle n'a que quatorze ans. C'est trop jeune. Mais l'an prochain, elle en aura quinze, et quinze ans, c'est bien quelque chose quand on sort de l'enfance ! Aussi elle n'hésite pas. A quinze ans elle sera carmélite.

* *

Malheureusement, elle n'est pas seule à décider. Il lui faut obtenir plusieurs consentements et elle pressent bien que certains seront difficiles à arracher. L'un d'entre eux surtout est délicat et combien douloureux ! Il s'agit de son père, de ce père incomparable qu'elle aime tant et à qui elle est si chère. N'est-elle pas sa « *petite Reine* » et comme sa raison de vivre ?

Oui, cela va être dur. Thérèse devra marcher sur son cœur. Encore, s'il n'y avait que son cœur à elle ! Mais il y a ce cœur paternel qu'elle va mettre au martyre. Il le faut pourtant...

Afin de mieux réussir, elle a d'avance choisi son jour : la Pentecôte. Choisi aussi son heure : après les vêpres, lorsque, revenu de l'église, M. Martin ira, selon son habitude, s'asseoir sur le banc du jardin, derrière la maison. O surprise ! la cause est gagnée d'avance. Non seulement le pieux vieillard ne fait pas d'objection, mais au contraire : autant sa fille de prédilection est heureuse de se donner à Dieu, autant il montre d'empressement à la lui consacrer.

De ce côté, tout va donc pour le mieux. Mais il y a l'oncle Guérin ; et lui n'est pas d'humeur à laisser entrer au Carmel sa nièce de quinze ans. « Le monde, dit-il, ne comprendrait pas, il crierait au scandale ! » et sa réponse est un « Non » absolu. Thérèse ne se déconcerte pas. Sentant son impuissance à vaincre une opposition aussi redoutable, comme l'enfant qui n'a pour lui que sa faiblesse, elle se réfugie près de son Père du ciel dans la prière. « Je suppliais Jésus, dit-elle, de faire le miracle demandé, puisqu'à ce prix seulement je pouvais répondre à son appel. »

Et d'abord il lui sembla que du ciel aucun secours ne lui viendrait. Par surcroît, son âme se trouva tout-à-coup comme « dans un désert affreux », ou plutôt « elle ressemblait au fragile esquif livré sans pilote à la merci des flots orageux. » Douloureux état, certes ! mais combien précieux pour façonner une âme à la pure confiance et au saint abandon ! Thérèse se laissait conduire dans cette nuit profonde, confiante et abandonnée au bon plaisir divin. Or, quatre jours s'étaient à peine écoulés que M. Guérin était complètement retourné. « Je ne le reconnaissais plus, raconte encore Thérèse. Il m'embrassa avec la tendresse d'un père, ajoutant d'un ton bien ému : « Va en paix, ma chère enfant, tu es une petite fleur privilégiée que le Seigneur veut cueillir, je ne m'y opposerai pas ! »

Cependant Thérèse n'était pas au bout de ses peines et le plus difficile restait à faire : obtenir le consentement de la Mère Prieure du Carmel et celui du supérieur ecclésiastique, M. l'abbé Delatroëtte, alors curé de la paroisse Saint-Jacques.

Du côté de ce dernier, la trop jeune aspirante trouva une opposition, peut-on dire, farouche. Il fut bientôt évident qu'avec lui il n'y avait rien à faire. En réalité, c'était une grâce du ciel, Dieu voulant que Thérèse achetât au prix de grandes épreuves le bonheur de se donner à lui. Il voulait aussi lui fournir de nouvelles occasions d'enraciner dans son âme, par une pratique vraiment héroïque, les vertus fondamentales de cette enfance spirituelle dont elle devait redonner au monde la doctrine après en avoir donné l'exemple.

Pour vaincre cette résistance en apparence invincible, la courageuse postulante ne recula pas devant deux démarches particulièrement pénibles pour une enfant de son âge, l'une auprès de Mgr l'évêque de Bayeux, l'autre encore plus osée auprès du Souverain Pontife Léon XIII, au cours d'une audience publique.

* *

Déjà, à Bayeux, l'intrépide enfant dût faire preuve d'un certain héroïsme. Dans le charmant récit qu'elle nous a laissé de son entrevue avec Mgr Hugonin, plus d'un détail qui au premier abord ne semble que joli, révèle quand on y réfléchit, une véritable force d'âme.

« Pour la première fois de ma vie, raconte-t-elle, je devais aller en visite sans être accompagnée de mes sœurs ; et cette visite était à un évêque !... Qu'il m'en a coûté pour surmonter à ce point ma timidité ! » Elle ajoute aussitôt : « Oh ! c'est bien vrai que (comme le dit l'Imitation) *jamais l'amour ne trouve d'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et tout permis.* » C'était bien, en effet, le seul amour de Jésus qui pouvait me faire braver ces difficultés et celles qui suivirent, au prix de grandes épreuves. »

En arrivant à l'évêché de Bayeux, l'émotion de la fillette était si grande qu'il suffit d'une parole du vicaire général pour la faire pleurer.

Elle n'aurait pas voulu pourtant que rien trahît sa trop grande jeunesse. N'avait-elle pas le matin même, afin de paraître plus vieille, relevé ses cheveux que jusqu'alors, suivant la mode des jeunes filles de son âge, elle avait portés flottant sur les épaules. Cependant, malgré cet acte de sage prévoyance, elle se trouvait bien petite en traversant les grands salons de l'évêché, et plus petite encore lorsqu'après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur, elle dut sur son invitation s'asseoir dans un fauteuil « si monumental,

dit-elle, que quatre comme elles y auraient été à l'aise. » Et comble de confusion, l'évêque, lui, s'était assis sur une simple chaise.

De plus, Thérèse avait espéré que son père, prenant sa cause en mains, aurait expliqué le but de leur commune démarche. Il n'en fut rien et elle-même dut s'exécuter. Elle le fit d'ailleurs avec la plus parfaite bonne grâce et beaucoup d'à-propos, si bien que le vicaire général ayant fait ressortir qu'il ne devait pas y avoir quinze ans qu'elle désirait le Carmel, elle déclara qu'il n'y avait pas beaucoup moins, puisque c'était dès l'âge de trois ans qu'elle avait désiré se donner au Bon Dieu.

Toutefois, ni son éloquence, ni celle de son père qui n'avait pas tardé à joindre ses instances à celles de sa fille, ne purent obtenir la permission tant désirée. L'évêque, dans sa sagesse, demandait un délai pour réfléchir.

L'impression n'en avait pas été moins profonde sur Monseigneur Hugonin et sur son Grand Vicaire, lequel en reconduisant à la porte ces étranges solliciteurs, déclarait que chose pareille ne s'était jamais vue : « un père aussi empressé de donner son enfant à Dieu que cette enfant de s'offrir elle-même. »

* *

Rebutée à Bayeux, Thérèse tourna ses regards vers Rome où elle devait partir en pélerinage avec son bon père et sa sœur Céline.

Ce fut avec bonheur qu'elle entreprit ce voyage. Une première halte à Paris lui donna l'occasion d'en visiter toutes les merveilles ; mais pour elle il n'y en eut qu'une seule : *Notre-Dame des Victoires*. « Ce que j'éprouvai dans son sanctuaire, nous confie-t-elle, je ne pourrai le dire. Les grâces qu'elle m'accorda ressemblaient à celles de ma Première Communion ; j'étais remplie de paix et de bonheur... *C'est là que ma Mère, la Vierge Marie, me dit clairement que c'était bien elle qui m'avait souri et m'avait guérie.* »

Avec une grande ferveur, Thérèse la supplia « de la garder toujours et de réaliser son rêve, en la cachant sous son manteau virginal, et en éloignant d'elle toutes les occasions de péché. »

La suite du récit est d'une fraîcheur exquise. Avec son âme limpide qui voit Dieu partout, Thérèse pèlerine jouit vraiment des splendeurs de la nature ; elle admire les chefs-d'œuvre de l'art humain. Mais aucune de ces beautés ne l'occupe longtemps. Tout le long du voyage sa pensée est à Rome. De même que Paris ne lui a offert qu'une seule merveille : Notre-Dame des Victoires, de même la Ville Eternelle avec toutes ses splendeurs n'en aura pas d'autres à ses yeux que le Pape, Vicaire de Jésus-Christ.

Aussi comme elle désire voir arriver l'heure de l'audience que Sa Sainteté doit accorder aux pèlerins de Bayeux. Mais elle a son idée bien arrêtée. Derrière cette audience se profile à ses yeux son entrée au Carmel. Aussi, quoi qu'il arrive et quoi qu'il lui en coûte, fera-t-elle les démarches nécessaires. Elle ira même jusqu'à désobéir pour la première fois de sa vie depuis qu'elle est grande et pour la dernière aussi. Mais qui l'en blâmerait ?

La consigne du directeur du pélerinage, en effet, est formelle : défense aux pèlerins quels qu'ils soient de parler au Pape, quand, tout-à-l'heure, ils vont défiler à ses pieds. Thérèse hésite un instant lorsque son tour arrive. Du regard elle interroge sa sœur, et son cœur bat à se rompre tellement elle est émue.

— Parle, lui répond Céline.

« Un instant après, raconte Thérèse, j'étais aux genoux du Pape. Ayant baisé sa mule, il me présenta la main. Alors levant vers lui mes yeux baignés de larmes, je le suppliai en ces termes :

— Très saint Père, j'ai une très grande grâce à vous demander.

Aussitôt, baissant la tête jusqu'à moi, son visage toucha presque le mien ; on eut dit que ses yeux noirs et profonds voulaient me pénétrer jusqu'à l'intime de l'âme.

— Très Saint Père, répétai-je, en l'honneur de votre jubilé, *permettez-moi d'entrer au Carmel à quinze ans !*

M. le Grand Vicaire de Bayeux, étonné et mécontent reprit bientôt :

— Très Saint Père, c'est une enfant qui désire la vie du Carmel ; mais les supérieurs examinent la question en ce moment.

— Eh bien ! mon enfant, me dit Sa Sainteté, *faites ce que les supérieurs décideront.*

Joignant alors les mains et les appuyant sur ses genoux, je tentai un dernier effort,

— Oh ! Très Saint Père, si vous disiez *oui*, tout le monde voudrait bien.

Il me regarda fixement, et prononça ces mots en appuyant sur chaque syllabe d'un ton pénétrant :

— *Allons !... Allons !... Vous entrerez si le Bon Dieu le veut.* »

« J'allais parler encore, quand deux gardes-nobles m'invitèrent à me lever. Voyant que cela ne suffisait pas, ils me prirent par les bras et M. Révérony les aida à me soulever, car je restais encore les mains jointes appuyées sur les genoux du Pape. Au moment où j'étais ainsi enlevée, le bon Saint Père posa doucement sa main sur mes lèvres, puis la levant pour me bénir, il me suivit longuement des yeux. »

« Mon épreuve était grande », ajoute Thérèse. Son pélerinage qui devait durer plusieurs jours encore était pour elle virtuellement fini. « Mon voyage, dit-elle, n'avait plus aucun charme à mes yeux puisque le but venait d'en être manqué. »

Manqué, il ne l'était toutefois qu'en apparence. Car une grande grâce de confiance et d'abandon était descendue dans l'âme de la jeune fille qui lui fut plus utile et rendit plus de gloire à Dieu que ne l'eût fait une réponse pleinement favorable du Saint Père. Depuis quelque temps elle s'était offerte à l'Enfant Jésus pour être *son petit jouet* et celui-ci venait d'exaucer sa prière. « A Rome, dit-elle, Jésus perça son petit jouet... *Il voulait voir sans doute ce qu'il y avait dedans...* Et puis, content de sa découverte. il laissa tomber sa petite balle et s'endormit. Que fit-il pendant son doux sommeil, et que devint la balle abandonnée ? — Jésus rêva qu'il s'amusait encore ; qu'il la prenait et la laissait tour à tour ; qu'il l'envoyait bien loin rouler et finalement la pressait sur son Cœur, sans plus jamais permettre qu'elle s'éloignât de sa petite main. »

La petite balle fut bien triste d'abord en se voyant par terre. Cependant *elle ne cessait d'espérer contre toute espérance*. En jouant avec elle, Jésus la façonnait à son gré. Dans l'âme de Thérèse, il continuait à développer au maximum les vertus de l'enfance. Quel abandon en effet et quel amour dans la page que l'on vient de lire !

A son retour à Lisieux, nouvelle déception, Thérèse avait espéré y trouver la réponse favorable de

Monseigneur de Bayeux. De ce côté également, c'était le silence. Enfin, la réponse arriva, autorisant une entrée immédiate. Mais alors c'est au tour de la Mère Prieure d'imposer un nouveau délai. On est au premier Janvier ; il faudra attendre à Pâques. Nouvelle mais dernière épreuve.

Lorsque Jésus eut jugé que celle-ci avait assez duré, de lui-même, il fit tomber tous les obstacles, et l'entrée de Thérèse dans « l'arche bénie » fut fixée au lundi de *Quasimodo*, 9 avril 1888.

Cependant le terrible M. Delatroëtte n'avait point désarmé. Il cédait seulement à l'ordre de son évêque et l'on raconte qu'au moment où Thérèse franchit la clôture, il eut encore pour elle des paroles pénibles :

« Comme délégué de Mgr l'évêque, dit-il à la Mère Prieure, je vous présente cette enfant de quinze ans dont vous avez voulu l'entrée. Je souhaite qu'elle ne trompe pas vos espérances ; mais je vous rappelle que, s'il en était autrement, vous en porteriez seule la responsabilité. »

Sur ces mots, la porte se ferma.

Le bon supérieur n'avait assurément rien d'un prophète et l'avenir devait donner à ses craintes le plus éclatant des démentis.

* *

Quant à Thérèse, elle était au comble de ses vœux. Aussi la joie qui remplissait son cœur, se reflétant sur toutes choses, tout dans le monastère lui parut ravissant. Sa petite cellule surtout la charmait. Et, se trouvant pleinement récompensée de toutes ses épreuves avec une joie profonde elle se disait : « Maintenant je suis ici pour toujours ! »

Cependant, qu'on ne s'y méprenne pas ! Ce n'était pas du bonheur humain qu'elle était venue chercher au Carmel. D'ailleurs quel bonheur de ce genre aurait-elle pu trouver dans cette sorte de prison, volontaire il est vrai, mais prison tout de même, entre ces murs blanchis à la chaux, dans une cellule sans feu, avec une table austère et des jeûnes fréquents, une abstinence continuelle, des vêtements incommodes, aussi froids en hiver que pesants en été, avec enfin des journées remplies d'humbles et très modestes travaux, réglés à la minute sans que la liberté eût jamais la moindre part ni dans leur choix ni dans leur durée ?

Non, ce ne pouvait pas être du bonheur au sens humain du mot que Thérèse Martin était venue chercher au Carmel, et non pas même celui qu'elle aurait pu y trouver dans la compagnie de ses deux sœurs aînées qu'elle ne verra pas plus souvent que les autres religieuses ni non plus le plaisir d'y être comme on se l'imaginait faussement dans le monde, choyée par les Sœurs à cause de son jeune âge, puisque ce fut tout le contraire qui se produisit. Mais n'était-ce point peut-être pour y savourer les douceurs de la dévotion et les joies sensibles de la piété? Le tableau qu'elle nous a brossé de ses premiers pas dans la vie carmélitaine, ne permet pas de le croire.

« D'abord, dit-elle, je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère. Puis le Seigneur permit que je fusse traitée très sévèrement par notre Mère, même à son insu ; je ne pouvais la rencontrer sans recevoir quelque reproche. » Elle ajoute : « Oui, je puis le dire, non seulement pour ce que je viens d'écrire mais pour d'autres épreuves plus sensibles encore, la souffrance m'a tendu les bras dès mon entrée et je l'ai embrassée avec amour. »

Avec amour ! Oui vraiment. Si quelqu'un en doute ou s'il ne comprend pas, qu'il relise ce qu'elle a écrit au Ier Chapitre de son histoire, au sujet de ses désirs de perfection et de sa volonté très arrêtée de devenir une sainte à tout prix.

Elle venait de raconter un trait de son enfance. Un jour sa sœur Léonie, son aînée de cinq ans, se trouvant trop grande pour jouer à la poupée, avait apporté à ses deux petites sœurs la corbeille « remplie de robes, de jolis morceaux d'étoffe et autres garnitures qui lui servaient à habiller la sienne, en leur disant de choisir ce qui leur ferait plaisir. » Céline regarda et prit un peloton de gance. Quant à moi, raconte Thérèse, après un moment de réflexion, j'avançai la main à mon tour en disant : « Je choisis tout !... et j'emportai corbeille et poupée sans autre cérémonie. »

Elle ajoute : « Ce trait de mon enfance est comme le résumé de ma vie toute entière. Plus tard, lorsque la perfection m'est apparue, j'ai compris que pour devenir une sainte, il fallait beaucoup souffrir, rechercher toujours ce qu'il y a de plus parfait et s'oublier soi-même. J'ai compris que dans la sainteté les degrés sont nombreux, que chaque âme est libre de répondre aux avances de Notre-Seigneur, de faire peu ou beaucoup pour son amour ; en un mot de *choisir* entre les sacrifices qu'il demande. Alors, comme aux jours de mon enfance, je me suis écriée : « *Mon Dieu, je choisis tout ! je ne veux pas être sainte à moitié ; cela ne me fait pas peur de souffrir pour vous, je ne crains qu'une chose, c'est de garder ma volonté ; prenez-la, car je choisis tout ce que vous voulez.* »

On peut situer dès lors à sa vraie place et comprendre dans son véritable sens le bonheur qui remplit le cœur de Thérèse depuis son entrée au Carmel.

Thérèse est une *lutteuse* dévorée du désir de combattre pour glorifier Dieu et pour sauver des âmes. C'est un soldat et le Carmel est son arène ; c'est le champ de bataille où jusqu'à la mort elle luttera contre elle-même et contre l'enfer pour sauver les pécheurs.

C'est normal après tout. Ainsi ont fait tous les saints religieux. Ainsi devraient faire toutes les pieuses moniales qui vivent dans tous les couvents du monde. Il devrait suffire d'être logique avec soi-même et avec sa vocation, pour comprendre sous ce jour la vie religieuse. Sur ce point la petite sœur Thérèse ne fait pas exception. Elle ne se signale que par l'ardeur de ses désirs et la perfection du don qu'elle fait de tout elle-même à Dieu et aux âmes.

Ce qui la caractérise, ce qui lui est propre, ce qu'elle veut nous apprendre, c'est sa manière de combattre, sa tactique à elle, sa méthode personnelle qui l'a menée de victoire en victoire jusqu'au triomphe suprême.

Cette tactique, elle nous l'a révélée dans ces vers qu'elle composa pour une de ses Novices, mais dans lesquels elle s'est peinte elle-même au naturel. Ils sont extraits de sa poésie intitulée : *Jésus seul.*

C'est à toi seul, Jésus, que je m'attache ;
C'est dans tes bras que j'accours et me cache.
Je veux t'aimer comme un petit enfant ;
Je veux lutter comme un guerrier vaillant.
Comme un enfant plein de délicatesses,
Et dans le champ de mon apostolat,
Comme un guerrier je m'élance au combat.

Ces mots sont tellement révélateurs de l'âme de la petite sœur Thérèse, ils traduisent si bien sa pensée profonde, son esprit et sa règle de conduite, que le Pape Pie XI, dans l'éloge qu'il fit d'elle le 19 mars 1923, à l'occasion du décret « *de Tuto* » qui précéda la Béatification, semble s'en être directement inspiré pour la dépeindre à son tour.

« Considérez, disait-il, la Vénérable Thérèse de l'Enfant-Jésus, *vraie Fleur d'amour venue du ciel sur la terre pour émerveiller le ciel et la terre*. C'est un cœur, c'est une âme tendrement enfantine qui est, en même temps, apostolique jusqu'à l'héroïsme ; elle est toute remplie, toute vibrante de l'amour de Dieu et de l'amour de Jésus, d'un amour tendre et fort, simple et profond, qui lui inspire des transports d'abandon filial et des gestes magnifiques d'apôtre et de martyr. »

On ne saurait peindre plus au naturel ni de façon plus exquise l'âme aussi enfantine qu'héroïque de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, tirant sa force de sa faiblesse et son héroïsme de sa petitesse, sous l'inspiration de l'amour. Car chez elle, c'est l'amour qui est et sera toujours le grand moteur, le principe et le but de toute son activité spirituelle. Mais cet amour se pliera lui-même à toutes les exigences de l'enfance, et c'est ainsi que Thérèse s'élèvera par un amour d'enfant à un amour géant.

Mais ce sera au prix de continuels efforts, car, même dans la voie d'enfance spirituelle, la vertu, nous l'avons dit, se conquiert au prix du sacrifice. Et le sacrifice ne peut pas ne pas coûter à la nature. Sainte Thérèse n'a pas échappé à cette loi. Mais loin de s'en affliger elle s'en est réjouie. « Il en coûte, dira-t-elle, de donner à Jésus tout ce qu'il demande. Mais, ajoute-t-elle aussitôt, *quelle joie que cela coûte !* »

Elle le sait bien, elle qui depuis l'âge de trois ans, *n'a jamais rien refusé au Bon Dieu*. Ce n'est donc pas l'heure, maintenant qu'elle est carmélite, de mettre des bornes à sa générosité. Elle nous le rappelait d'ailleurs à l'instant par son « Je choisis tout ! »

Mais ne rien refuser à Jésus, c'est ne rien accorder à la nature de ce dont elle peut se passer : condition nécessaire pour arriver au pur amour. Car « l'amour vit de sacrifices, et plus l'âme se refuse de satisfactions naturelles et plus son amour devient fort et désintéressé. » Qu'elle ne s'en afflige pas, d'ailleurs ! car le bonheur est là : « Depuis que je ne me recherche plus, avouera encore Thérèse, je suis la plus heureuse des créatures. Oh ! si l'on savait tout ce que l'on gagne à se renoncer en toutes choses ! »

Pour elle qui vise à l'héroïsme de la vertu, ce lui sera un besoin impérieux et elle en fera constamment sa règle de vie. Par voie de conséquence, ce sera un autre de ses principes « qu'il faut aller jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre. » Sans doute ainsi énoncé d'une façon absolue, ou observé sans nuances et sans ménagement, ce principe n'irait pas sans inconvénient pour n'importe qui. Il faut, pour se l'appliquer, du discernement et de la prudence. Mais il faut aussi du courage. Et c'est le plus souvent, lorsqu'il s'agit des pauvres que nous sommes, le courage qui manque le plus.

Thérèse aussi était bien pauvre, *mais de la pauvreté de l'enfant qui, n'ayant rien en propre, est riche cependant de toute la richesse paternelle*. C'est pourquoi la grâce ne lui manqua jamais.

Et nous pouvons comprendre après cela comment dans le champ clos de sa vie religieuse elle alla toujours de victoire en victoire, et commença, dès les premiers pas qu'elle y fit, une course de géant, appuyée qu'elle était uniquement sur la Force divine, avec dans son cœur le tout-puissant moteur de l'amour de Dieu qu'elle voulait à tout prix contenter et de l'amour des âmes qu'elle voulait à tout prix sauver.

* *

Ce que fut cette course, ce que furent ces combats, l'*Histoire d'une âme* nous le révèle en partie.

Cette course ne fut point l'envol triomphal d'une âme qui, ayant dépassé la région des nuages, se tient continuellement dans la pleine lumière d'un soleil sans couchant. Elle fut au contraire la marche très humble d'un enfant, au fond d'une vallée, allant parfois dans la lumière, plus souvent dans le brouillard quand ce n'était pas dans la nuit. Loin de s'en attrister, la petite sœur Thérèse s'en réjouissait ; et ce clair-obscur et ces ténèbres mêmes lui plaisaient plus que ne l'eussent fait de grandes lumières sur les mystères de la foi.

Quant à ses combats, sans gloire aux yeux des créatures qui le plus souvent les ignoraient, ils consistaient surtout dans l'accomplissement par amour de tous ses devoirs d'état, du plus grand au plus petit. Car elle n'en chercha jamais les occasions en dehors de la vie commune. Et si, dans les débuts de sa vie religieuse, elle se sentit de l'attrait pour les pénitences extraordinaires, bien vite Dieu lui fit comprendre que ce n'était pas sa voie et que « les macérations des grands saints n'étaient point faites pour elle ni pour ceux qui la suivaient aux chemins de la confiance et du total abandon. »

D'ailleurs la vie commune à elle seule suffit bien à fournir à l'âme religieuse qui les recherche des occasions comme innombrables de lutte contre soi-même. L'obéissance, la pauvreté, la charité fraternelle, pour s'en tenir à ces vertus fondamentales, permettent à celle qui le veut d'être continuellement sur la brèche, les armes à la main, et la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus pour satisfaire ses désirs d'enfant héroïque, ne chercha jamais rien de plus.

MEDITATIONS SACERDOTALES

II

TRADERE

Il ne suffit pas de connaître, de contempler les vérités religieuses, reflet de l'éternelle Vérité qui est Dieu. Il ne suffit même pas de l'aimer : il faut la faire tellement nôtre qu'elle devienne le principe dirigeant de toute notre vie spirituelle. Il nous faut en vivre, c'est-à-dire vivre *pour* elle afin de vivre *par* elle. Méditons sur cette double affirmation.

* *

I. — *Vivre pour la vérité* que nous avons résolu de contempler et d'aimer pour en faire le principe de notre activité sacerdotale, c'est là une nécessité absolue, si nous voulons ensuite vivre pour elle. N'arrive pas qui veut à la contemplation des vérités supérieures. Tant d'obstacles se dressent sur le chemin qui conduit vers elles ! Tant de difficultés s'opposent à cette union à Dieu !

La contemplation des vérités religieuses est difficile, sinon impossible, à celui qui se laisse absorber par les préoccupations d'une vie active trop intense.